

marthaler, visions de maeterlinck

Libération, 30 nov 07, Mathilde Labardonnie

Un patchwork de textes de l'auteur flamand, entre légèreté et mélancolie.

«Tâchons d'être plus beaux que nous-mêmes», lance Wine, voix ahurie, l'air d'une poupée engoncée dans un caraco sous blouse informe. Joues pâles, gros collants de laine, cheveux longs, Wine est une des quatre ouvrières postées autour des machines à coudre d'un atelier verdâtre, aux côtés surélevés d'un trottoir, promenoir des patrons et de Frieda, la chanteuse en chef, où perchent un piano et un harmonium.

Les machines ont encore une pédale, les couseuses vont s'endormir sur place, le pianiste aussi. C'est un exemple des pannes voulues, «suspens» jalonnant le chemin buissonnier de Marthaler à travers l'œuvre de Maeterlinck. Chutes soudaines dans le rien mécanique. Tandis que les patrons, à l'arrière-plan, palpent et brassent des coupons, la chanteuse-matronne se souvient des couplets de Purcell sur la douceur des aubes, le pianiste tricote le refrain de Carmen, les filles entonnent Mozart, autre opium du peuple.

Avec ce spectacle Maeterlinck , où le fantôme fugace du Golaud de Pelleas et Melisande se fait taulier en costume-cravate désireux de toucher les bras des femelles qu'il exploite, on pourrait dire que Christoph Marthaler chemine en pur marxiste. Mais comme toujours, avec ce poète-musicien du plateau, les choses, les êtres, les mots, les chants a cappella , les ponctuations des modestes claviers, emmènent vers des ailleurs, des souterrains, des indicibles, des précipices... Des courts-circuits où les inconscients oscillent entre le désarroi et le comique le plus élémentaire: répétitions, blagues, grimaces sorties de chez Bosch ou Ensor.

Marthaler a tout lu de la Vie des abeilles , cette bible où l'auteur flamand, né en 1862, parlait des sociétés d'un XXIe siècle dont les vraies abeilles elles-mêmes sont en train de mourir. Maeterlinck, le dramaturge aimé des compositeurs, écrit aussi sur les termites et les fourmis, insectes sociaux, et publia des essais et poèmes aux titres limpides: le Trésor des humbles ou Visions typhoïdes .

Astres. Il savait peindre de sulfureuses éruptions d'ossements sur les villes, des ébullitions de cartilages sur les eaux, des dégorgements de végétaux, des

jets verts de races antédiluviennes, de lymphatiques confluences d'astres, des marécages d'yeux multipliant la lune.

Il y a une spectaculaire césure au fil du voyage mental développé par les huit interprètes de Marthaler. Soudain s'éteignent presque les longues ampoules-cylindres éclairant à cru et blafardement la rangée de machines à coudre. Et aussi soudainement, dans une pénombre lunaire de réunion de famille, une autre angoisse s'installe. Disparue, l'usine. Se déploie un songe, avec une mystérieuse sœur perdue: intervalle en forme d'«insert» agissant. Ou un flash-back? La lumière reviendra. Une chanson encore.

Vides. Le charme perdure d'un instant l'autre, et dans les trous entre les instants, ces vides de la vie, de la mélancolie. Se déplaçant au temps où les pauvres chantaient entre eux des morceaux de la messe en latin (Kirie Eleison égale «Seigneur prends pitié»), Christoph Marthaler fait sienne cette observation de Maurice Maeterlinck: «Un grand nombre de nos pensées attaquent nos âmes par-derrière.»